

SANS L'AVOIR ENCORE jamais vue, ils la reconnurent tout de suite. Oubliée, oubliée, elle aurait pu rester ensevelie dans sa torpeur s'ils ne s'étaient égarés en forêt, s'ils n'avaient pas échoué sur ce chemin caillouteux qui ne menait nulle part ailleurs qu'ici. La maison avait sommeillé jusqu'au jour où, franchissant la crête, ils virent qu'ils lui appartenaient, réveillés la réveillèrent. Pas au point de l'appeler mère, mais elle devint leur maison.

Sur la route, ils manquèrent de renverser un chevreuil. Virent son dos velu disparaître dans la forêt telle une pensée folle. Un épais silence régnait. Comme dans une forêt primaire de pins au garde-à-vous, dit Vera. En attente de devenir mâts sur un navire qui ne sera jamais construit, dit Björn. Une forêt à traverser à la course, pour échapper à quoi ?

La première nuit, ils entendirent gronder les entrailles de la maison. Virent le village se refléter dans les nuages et colorer le ciel d'un jaune cireux. Éclairant le ciel toute la nuit. Puis vint le jour, qui le consuma. La seconde nuit, les fenêtres sifflaient. Ils fermèrent les portes et tirèrent les rideaux. Le ciel était complètement clair. La troisième nuit, des pas résonnèrent

dans l'escalier. Ils cherchaient quelque chose. Savaient si bien ce que c'était qu'ils auraient pu le dessiner dans leur sommeil, même si cela n'avait pas de nom, restant aussi vague qu'un rêve qu'on ne peut oublier ni se rappeler. Marchaient d'une pièce à l'autre, main dans la main. Vera fermait parfois les yeux. Ça va, disait Björn.

QUELQU'UN avait commencé à creuser. Déposa la pelle et dit : On doit avoir un endroit qui ne change pas. Enfonça des piquets pour le délimiter, puis il ne bougea plus. Il creusa et mourut là, parmi les tombes, plus nombreuses que les habitants. Ici ou là une maison fantôme, le reste n'est que terrain, terre et terrain. Aller à la rencontre de la maison. Se faire à ses recoins sombres. Se retirer pour s'abandonner au rêve. Vous allez vraiment vivre ici, demandaient les gens du pays, ou vous habitez ailleurs ?

Tout ce qui a pu se passer ou se penser dans la maison s'est glissé par les rainures du plancher pour former des couches brunes libérées par l'eau. Vera circulait d'une pièce à l'autre avec son balai à franges, la maison s'emplissait de relents de savon noir et de revenants. Calme-toi, disait Björn, tu l'effraies, la maison. Voici les noms des revenants : Sten Andersson, puis l'intendant, famille Oscarsson, Bengt et Berit Eriksson. Ils détachèrent les panneaux d'isorel posés par Bengt et Berit. Sous l'isorel, ils trouvèrent des lambris, ceux de la famille Oscarsson. Retirèrent les lambris. Des copeaux se déversèrent, ceux de l'intendant. Ils laissèrent déverser. Derrière les copeaux, le vide, qui datait de Sten Andersson.

Il avait été le premier. Vivait seul. Jusqu'à cet hiver 1840, son dernier. Il n'arrivait à rien, à cause de la neige. Un jour il prit une torche et s'imbiba de pétrole. On retrouva le corps carbonisé dans la même position recroquevillée que les cadavres de Pompéi, comme s'il avait essayé de se protéger d'un danger qui venait de tous côtés. La maison resta debout, intacte à l'exception d'une tache noire au plafond de la cuisine. L'agonie appartient au mourant mais la mort appartient aux vivants, c'est pourquoi on parle de Survivants.

LE TRAIN ÉTAIT un poumon, qui fit taire la vie à sa disparition. Mais si l'on vient d'ici, on a l'isolement en partage. On est sur ses gardes, pour avoir la paix, ou bien on vous a tellement fichu la paix qu'on est sur ses gardes.

Björn était rentré à la maison avec un livre de bord. Nous allons consigner tout ce que nous aurons vu ou entendu. Toutes les plantes, tous les bruits, tous les animaux. Pour commencer, je note chevreuil, blaireau, lynx, renard. Ils trouvèrent un plan du terrain dont ils disposaient, qui les contraignait par là même. Ils le mesurèrent au pas. Comptèrent huit pommiers et demi. Tous avaient porté des fruits sauf le plus petit. Les pommes gisaient en tas. Ils les rassemblèrent dans des paniers sur la terrasse. C'est alors qu'arrivèrent les souris. Elles étaient toutes petites et relevaient d'une espèce à ventre blanc dont les déjections sentaient particulièrement mauvais, *Apodemus sylvaticus*, identifia Björn. Ça fermentait sous les arbres. La nuit sévissait le sanglier, quand ils sortaient le matin le terrain sous les arbres était retourné. Des coups de feu retentissaient dans la forêt, les chevreuils braiaient de peur ou de désir. Qu'est-ce qui les attirait dans la chasse? C'était Kjell le mécano qui tirait, il

avait l'œil. Ils l'ingéraient. Le sanglier vivait en eux. La maison tenait ferme, tellement figée qu'on aurait pu se demander si elle vivait. Ils étudièrent l'histoire de la région. Jusqu'à peu, apprirent-ils, on allait encore à l'église à la rame. Trois lacs étaient répertoriés sur la carte, maintenant réduits à des mares conservant un vague souvenir de l'époque glaciaire. Mais dans la forêt les moraines poussaient plus loin la mémoire; en creusant en bas du champ là où le ruisseau souterrain faisait du brouillard, le paysan Bertil avait trouvé de l'eau saumâtre.

Vera ferma les yeux et vit bleu. Du bleu des rêves sortirent trois images. La première, un daguerréotype fané montrant un homme âgé, la barbe à deux pointes. C'était l'intendant.

La deuxième, un groupe de personnes sortant d'une baleine.

La troisième, une baleine sortant d'un bâtiment.

Vera entra dans le regard de l'intendant, loin dans l'image. Attention, souffla-t-elle, j'arrive.